

Isabella Camera d’Afflitto

Faculté d’Etudes orientales de l’Université La Sapienza - Rome

traduit de l’italien par Claude Krul



Résumé : Il est difficile d’extirper un stéréotype aussi enraciné dans l’imaginaire occidental que celui qui s’attache à la littérature arabe, invariablement tenue, et jusqu’à nos jours, pour exotique ou « exotisante », vision encore plus tenace dès lors qu’une femme arabe prend la plume. Pourtant il suffit de lire tel ou tel récit d’écrivaines contemporaines - libanaises, égyptiennes, syriennes, maghrébines ou même originaires de la Péninsule arabe - pour saisir que si ces auteures sont effectivement éloignées de nos représentations et divagations, elles nous sont proches dans le temps car les thèmes qu’elles abordent ne diffèrent pas sensiblement de ceux de n’importe quelle écrivaine ailleurs sur la planète. Cependant l’on peut affirmer qu’il existe aujourd’hui une génération bien circonscrite de femmes, marquées par des aspirations féministes, traitant des sujets les plus divers et témoignant d’une bonne connaissance de la littérature mondiale.

Abstract : *It is hard to extirpate a stereotype deep rooted in the occidental thinking as it is about Arabic literature. It has been always considered as exotic or “exotizing” and it is the same today, especially when an Arabian woman decides to write. However, it’s sufficient to read any novel of a modern author - Lebanese, Egyptian, Syrian, North African, and even those from the Arabic Peninsula - to understand that even if these authors seem effectively beyond our representations and wanderings, they are also too within today. Actually, their subjects are not so different from any other author on the planet. However, we can assert that today there is a new generation of women pervaded by feminine aspirations, speaking about various subjects and showing a deep knowledge on universal literature.*

Mots-clés : *Littérature féminine, universalisme, exotisme littéraire, préjugés culturels.*

L’écrivaine arabe contemporaine la plus connue est sans conteste la Syrienne Ghâda Sammân, à laquelle on associera bien d’autres femmes de lettres - ainsi la Palestinienne Sahar Khalîfa ou la Libanaise Hanân al-Cheikh - qui, toutes, sont porteuses d’un message féministe et luttent contre le machisme méditerranéen

(non seulement arabe!) si répandu dans nos sociétés, aussi « évoluées » soient-elles.

Ces aspirations féministes sont particulièrement flagrantes chez les écrivaines de la Péninsule arabe, où les conditions de vie rendent les revendications sociales plus pressantes qu'ailleurs dans les pays méditerranéens. De fait, les femmes y sont de plus en plus nombreuses à élever la voix par le roman, plus souvent encore par la nouvelle, cette dernière paraissant être la forme littéraire préférée des Saoudiennes, des Yéménites ou des Koweïtiennes pour son immédiateté dans l'expression d'un état d'esprit donné. Sont particulièrement visés tant les comportements sociaux que les lois existantes. A cet égard, plusieurs se réclament de pionnières de l'écriture au féminin telles Colette Khoury ou Ghâda Sammân qui, dans les années soixante, s'étaient rebellées contre de nombreux tabous, provoquant l'indignation, mais offrant aussi des repères à maintes auteures d'aujourd'hui. Ainsi la plupart des Saoudiennes que j'interrogeais en 1998 déclaraient avoir été fortement influencées par Ghâda Sammân, à leurs yeux véritable mythe, comme écrivaine aussi bien que comme femme¹.

C'est précisément en Arabie saoudite et dans les pays du Golfe, où les femmes sont encore assujetties à d'importantes contraintes, qu'au cours des dix dernières années s'est affirmée la littérature féminine - phénomène qui a poussé les critiques arabes, essentiellement égyptiens et libanais, naguère peu intéressés par la région, à porter leur regard sur une production littéraire reflétant une réalité qu'ignoraient jusqu'aux Arabes, quand ils ne la jugeaient pas à l'aide de stéréotypes semblables à ceux des Occidentaux.

La poétesse saoudienne Fawziyya Abou Khâled, rencontrée au Caire en 2002 à l'occasion d'une conférence sur « la femme et la création littéraire », a longuement parlé, dans son intervention, de l'isolement qui contraint les femmes de lettres de son pays à une perpétuelle insécurité. Dans leurs écrits, disait-elle, ses consœurs et elle-même sont tenues d'éviter tout sujet touchant à la vie sexuelle et intime de la femme, ce qui freine considérablement la créativité et se transforme en une détestable autocensure préventive. Elle estimait cependant que la présence d'un nombre croissant de femmes sur la scène culturelle de son pays est une extraordinaire gageure appelée à avoir des effets tangibles sur l'ensemble de la société².

Comme le montrent les récits de nombreuses écrivaines de la Péninsule, interdictions ou restrictions n'empêchent pas ces femmes de s'attaquer avec grande audace à des sujets tabous, entreprise qui eût été impensable il y a quelques années. Chose plus surprenante encore, ces mêmes écrivaines parlent ouvertement du manque de liberté dont elles souffrent. Ainsi Asmâ' al-Zara'ounî (de Sharjah) qui, dans une nouvelle au titre éloquent, *La mort d'un mot (Mawt kalima)*, fait dire à une journaliste connue qui vient d'être condamnée à une peine de prison : « Je suis ici parce que je sais donner forme écrite à la parole »³.

Dans une nouvelle intitulée *Les morts avouent (al-Mawtâ ya'tarifoun)*⁴, Bâsima Youssef, jeune écrivaine des Emirats née en 1964, aborde le délicat sujet du crime d'honneur, exposé dans l'optique d'un homme qui vient d'assassiner sa femme, à propos de laquelle couraient des bruits inquiétants. Elle y met en

lumière toute la cruauté d'un milieu borné, capable d'inspirer des actes ignobles au nom d'un honneur censément bafoué. Ce même sujet, abondamment traité par des écrivains antérieurs, tels l'Irakien Fou'âd al-Tâkarîf, l'Égyptien Youssouf Idrîs ou l'Italien Giovanni Arpino⁵, a également été choisi en 1974 par Ghâda Sammân dans une célèbre nouvelle, *Crime d'honneur (Jarîma charaf)*⁶, où, de son usuel ton sarcastique, elle dénonce le droit de l'homme de tuer son épouse ou sa sœur pour cause d'outrage à l'honneur.

Originaire elle aussi des Emirats, Salma Matar Sayf, née en 1968, s'intéresse, dans la nouvelle *Le chant (al-Ghinâ')*, à la prostitution qui, dans une société traditionnelle, signifie pour la femme asservissement, marginalisation et impossibilité d'élever les enfants éventuellement issus de rapports éphémères, les pères supposés prenant garde d'éliminer les nouveaux-nés pour ne laisser subsister aucune trace⁷.

Du Qatar s'élève la voix de Noura Mohammad Faraj qui, dans un bref et symptomatique récit, *La cabane (al-Koukh)*, dépeint sous forme métaphorique l'exiguïté d'un lieu qu'affectionne l'héroïne et dont la clé de lecture est une porte qui séduit et menace en même temps, car, dit-elle, « il n'est pas facile d'y vivre, dans cette cabane. Elle est éloignée, isolée, des démons y sont emprisonnés. C'est pourquoi je m'en vais. Mais pour y revenir ensuite. Parce que la porte continue à s'ouvrir »⁸.

Au Koweït, Layla al-Othmân est très présente depuis plusieurs années. Avec ses romans, ses nouvelles et sa vie d'écrivaine luttant contre l'oppression politique et sociale, elle est également l'une des voix féminines les plus connues de l'ensemble de la Péninsule. Les héroïnes de ses romans sont presque toujours des femmes qui militent pour leur émancipation avec une grande conscience politique aussi bien qu'idéologique, mais l'on y verra aussi les éternelles soumises à l'autorité mâle, violemment prises à partie par l'auteure. Un autre type proposé par Layla al-Othmân au lecteur arabe est la femme-tyran sachant se venger avec habileté des vexations que lui inflige l'homme. Enfin on trouvera des femmes traîtresses qui rendent aux hommes la monnaie de leur pièce... Dans l'une de ses nouvelles, *Zahra entre dans le quartier (Zahra tadhoulou al-hayy)*, de 1987, l'écrivaine examine précisément le comportement de la femme au fort caractère, d'abord douce et soumise, mais qui, au fil du récit, dévoile sa véritable nature en « entrant dans les foyers pour les dépouiller de tout ». Mais, chose plus grave pour les femmes du paisible village où est arrivée l'héroïne, « Zahra est attirante. Sa porte est visitée par les vents. Zahra aime l'air de la mer. Nos maris travaillent en mer et nous avons peur qu'elle les séduise ... Zahra aime la mer »⁹. La partie la plus lyrique de cette nouvelle en est l'arrière-plan, soit ce paysage maritime auquel l'écrivaine est si attachée et qu'elle a remarquablement dépeint dans son roman *Wasmiyya sort de la mer (Wasmiyya takhrouj min al-bahr)*, où parfum de l'air, légèreté du sable, solidité des roches émergeant de l'eau rappellent les beaux récits du Syrien Hanna Mîna.

Du Koweït également, Thourayya al-Baqsamî parle, dans une nouvelle de 1994, *Chanceuse (Imra'a mahzouza)*,¹⁰ d'une femme émancipée qui, pour fuir la désolation d'un mariage manqué, décide de quitter le pays et se rend à Moscou

pour y terminer ses études. Elle fait la connaissance d'un groupe d'étudiants, comme elle étrangers, dont un Italien de Naples qui la fera rapidement replonger dans la tristesse et l'amènera à cette amère constatation que les hommes sont tous les mêmes, quelle que soit leur provenance, qu'elle devra donc se résigner à l'absence de toute tendresse masculine. Ni la beauté d'un spectacle de danse au Bolchoï, ni la résolution de s'affirmer professionnellement à l'Institut d'études orientales de Moscou ne parviendront à effacer peine et solitude.

La jeune Saoudienne Oumayya 'Abd Allah Khamîs, née à Riyad en 1966, peut déjà s'enorgueillir de plusieurs recueils de nouvelles, dont *Où va cette lumière ? (Ayna yadhab hâdha al-daw ?)*, publié par la maison d'édition libanaise Dâr al-Âdâb en 1996. Ses récits, écrits sur un ton vif, ont de la verve et sont souvent empreints d'une ironie plaisante. Dans *L'étranger (al-Rajoul al-gharîb)*, elle introduit un symbole très courant dans la nouvelle société saoudienne : le téléphone.

Si, partout dans le monde, le téléphone est le moyen de communication par excellence, en Arabie saoudite, il est en outre devenu, pour les femmes, l'instrument idéal par lequel elles peuvent rompre leur isolement et édifier des histoires d'amour, parfois suivies d'effets, avec des inconnus dont elles sont parvenues à obtenir le numéro de téléphone. Ainsi se nouent, avant la naissance du vidéotéléphone, des relations amoureuses entre personnages sans visage : « J'ai pris l'appareil et, avec prudence, me suis mise à appuyer sur les touches. A chaque chiffre, je respirais profondément en invoquant l'un des beaux noms de Dieu. J'ai attendu. Aucune réponse ! J'ai recomposé le numéro, imaginé le tintement du téléphone errant dans les pièces de son appartement : comment étaient-elles, ces pièces, et par où y entrait la lumière ? Je leur ai donné une multitude de formes, jusqu'à ne plus pouvoir me représenter la structure de son logis. J'allais peut-être entendre des klaxons de voitures ou le vacarme de la rue - il parlerait alors de son salon ; ou bien, si l'ennui perçait dans sa voix, cela signifierait qu'il est dans sa chambre à coucher, sur le point de s'endormir. J'ai écouté cette sonnerie du téléphone continuant à errer au loin et tentant d'établir un contact entre lui et moi ! Autrefois, les nuits où je n'arrivais pas à le joindre, il me hantait ; je rudoyais les oiseaux de mes rêves, les enjoignant de le faire venir auprès de moi ; et le jour suivant, je le passais à interpréter mes visions, à chercher Oumm Youssef, la Libanaise, qui savait lire le café au fond des tasses ... »¹¹. La fin du récit est assez paradoxale, l'héroïne découvrant, après son mariage seulement, bien sûr arrangé par les familles, que son époux, jamais rencontré auparavant, est précisément l'homme avec lequel elle avait flirté par téléphone ...

Un autre produit de la technologie qui s'est introduit dans la société saoudienne est la télécaméra, accompagnée des vidéocassettes, souvent seul passe-temps d'une grande partie de la population, spécialement des jeunes. Dans l'une de ses nouvelles, précisément intitulée *La télécaméra (Kâmira al-fidiyou)*, Badriyya al-Bachâr relate sans vergogne l'histoire d'un couple qui, cherchant à fuir l'ennui, filme ses ébats amoureux pour les revoir plus tard dans l'intimité. « Je me suis assise sur le lit et ai demandé à Sa'ad de me dévêtir. Ses mains ont parcouru mon dos, se sont introduites dans mon profond décolleté. Quand nous

nous sommes étendus, mon regard est tombé sur le chevet, là où, avec soin, avait été fixée la télécaméra, avec sa petite lumière rouge prête à espionner nos émois. Lentement, j'ai repoussé Sa'ad, mais il m'a à nouveau enlacée, comme s'il me suppliait. Il se faisait tard. Résister, à supposer que ce fût utile, aurait eu pour seul résultat rage et rancœur. Cette nuit-là a été tout à fait spéciale : lui, aussi ardent et fougueux que lors de notre nuit de noces. De toute façon, personne ne la verra jamais, la cassette, pensais-je »¹². Le trouble sera cependant semé par un enfant qui, découvrant ladite vidéocassette, anodine d'apparence mais curieusement placée sur l'un des derniers rayons d'une bibliothèque, la rapporte à la vidéothèque où ses parents ont l'habitude d'emprunter des films.

Enfin, au Yémen se détache du nombre des bonnes écrivaines également nouvellistes le nom de Ramziyya 'Abbâs al-Iriânî. Outre les récits brefs qui font sa notoriété, cette auteure a publié un intéressant roman historique, *Dâr al-Saltana*, mettant en scène la dynastie d'Alî ibn Mohammad al-Soulayhî qui se lança dans de nombreuses guerres pour reconstituer le royaume du Yémen, d'Aden à La Mecque. L'une des figures saillantes en est la reine Sayyida 'Awwâ, sur le trône yéménite pendant soixante ans, qui fit beaucoup pour les femmes de son royaume, à une époque fortement marquée par l'autorité masculine.

Dans une nouvelle intitulée *La loi est un époux (al-Qânoun 'arous)*, de 1989, al-Iriânî reprend un thème qui lui tient particulièrement à cœur : l'inégalité, devant la loi, entre l'homme et la femme, toujours victime de vexations. La justice/injustice y est représentée par une véritable balance sur laquelle sautent garçons et filles, mais qui penche continuellement en défaveur de ces dernières. De fait, cette écrivaine met en lumière, dans tous ses ouvrages, les violences que les jeunes femmes yéménites subissent de la part d'hommes grossiers et sans scrupules. Elle lutte également contre l'institution du « mariage-propriété » permettant aux pères de vendre leurs filles au meilleur prix possible et aux hommes en général de traiter leurs propres femmes comme si elles étaient des bêtes. Mais elle s'adresse aussi aux femmes elles-mêmes, souvent accusées de ne pas savoir s'émanciper et de demeurer dans l'ignorance.

A l'instar de nombreuses écrivaines de la Péninsule arabe, Ramziyya 'Abbâs al-Iriânî entend montrer que la femme sait et peut tout faire - mieux même que l'homme -, qu'il importe par conséquent de provoquer un changement de mentalité, tant chez les hommes, dont la réticence est concevable, que chez les femmes dont la soumission est un frein à l'avancée de toute une société.

Il y a encore quelques années, les ouvrages de ces femmes de lettres étaient difficiles à trouver, d'autant plus qu'ils étaient publiés par de petites maisons d'édition à diffusion locale, donc très limitée. Aujourd'hui cependant, grâce à l'attention que leur portent des éditeurs libanais et égyptiens, grâce aussi à l'intérêt manifesté par des arabisants traducteurs, on découvre, jusqu'en occident, un monde éloigné, fascinant, riche d'une grande humanité et bien loin de nos stéréotypes ataviques.

Notes

¹ D'Afflitto, I.C., 2001.

² D'Afflitto, I.C., 2002.

³ Ce récit, traduit en italien par Patrizia Zanelli, paraîtra sous peu dans une anthologie d'écrivains des Emirats, sous la direction d'Isabella Camera d'Afflitto, éd. Jouvence, Rome.

⁴ Cf. Colombo, V. 2005.

⁵ *Un crime d'honneur*.

⁶ Voir le recueil de nouvelles de Ghâda Sammân, 1991.

⁷ Voir *Le miroir des yeux - les femmes arabes se racontent* (*Lo specchio degli occhi - le donne arabe si raccontano*).

⁸ *Parole de femme, corps de femme*, op. cit., p.222.

⁹ *Parole de femme, corps de femme*, op. cit., p.60.

¹⁰ *Parole de femme, corps de femme*, op. cit., pp. 237-247.

¹¹ *Roses d'Arabie - récits de femmes saoudiennes*, op. cit., pp.77-78.

¹² Ce récit a été traduit en italien par Paola Vardaro.

Bibliographie

D'Afflitto, I.C. 2001. *Introduction au recueil de nouvelles Roses d'Arabie - récits de femmes saoudiennes* (*Rose d'Arabia - racconti de donne saudite*), Rome, E/O, p.7.

- 2002. *Les roses pourpres du Caire* (*Le rose purpuree del Cairo*), Rome, Il Manifesto.

Colombo, V. dir. 2005. *Parole de femme, corps de femme - anthologie d'écrivaines arabes contemporaines* (*Parola di donna, corpo di donna - antologia di scrittrici arabe contemporanee*), Milan, Mondadori, pp. 155-162.

Arpino, G. 1961. *Un crime d'honneur* (*Un delitto d'onore*).

Sammân, Gh. 1991. *Veuve de joie* (*Vedova di allegria*), traduit en italien par Isabella Camera d'Afflitto, Catanzaro, éd. Abramo.

Younis, T. 1998. *Le miroir des yeux - les femmes arabes se racontent* (*Lo specchio degli occhi - le donne arabe si raccontano*), Turin, éd. Ananke, pp. 77-82.